

RANDALL

JONATHAN GIBBS



RANDALL

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Stéphane Roques

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Randall*
First published in 2014 by Galley Beggar Press

© Jonathan Gibbs, 2014.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-283-02887-2

Pour Sarah

SANS TITRE (VINCENT)

Après avoir passé la douane, Vincent donna au chauffeur du taxi l'adresse à Tribeca et s'adossa contre la banquette, tendu et euphorique, à cause de la course. Il n'aimait guère prendre l'avion, mais le retour de l'aéroport, à la fin du voyage – c'était différent. Se retrouver propulsé dans le tumulte et le tourbillon de la vie, après la quiétude forcée du vol, et sentir son cœur accélérer pour se mettre au rythme du lieu où l'on vient d'atterrir. Berlin, Jo'burg, Tokyo ou New York.

Mais très vite il se redressa sur son siège, saisissant des images furtives. Les familières maisons de bois, la laideur et la grisaille sans appel de cette réalité bétonnée. Il ponctuait de petits aboiements de rire, au bon moment, le monologue nonchalant et bien rodé du chauffeur. Aperçut la coquille vide et le pied de béton filiforme des champignons du State Pavilion. Les panneaux publicitaires au format Cinémascope, de chaque côté de la voie express de Long Island, se prélassaient comme des stars de cinéma au bord de leur piscine, les tours et les barres de Manhattan en toile de fond. Les canaux et les voies navigables miroitaient par instants sous la lumière rasante du soleil couchant. Les gratte-ciel, à mesure qu'ils approchaient et l'écrasaient, perdaient l'apparence de circuit intégré qu'ils avaient de

loin, pour celle, plus déroutante, de constructions en *trompe-l'œil*¹ : un échangeur d'autoroute convergeant vers le ciel.

Sa main posée sur le sac à côté de lui.

Le tunnel, puis ils émergèrent dans un pays magique. Partout, un bouillonnement d'individus affairés, comme curieusement inconscients d'être des New-Yorkais, mais surpris néanmoins dans leur frénésie quotidienne. Les camionnettes de livraison du soir et les agents d'entretien, les salariés qui rentrent du boulot, les cyclistes virevoltants. Il jeta un œil à l'Empire State Building quand ils tournèrent à gauche dans le Bowery, tendit le cou pour apercevoir le Woolworth Building.

Cela faisait six ans qu'il n'avait pas mis les pieds à l'appartement ; deux ans au moins qu'il avait vu Justine pour la dernière fois ; sept que Randall était mort. C'était une triste ironie, fine comme du papier à cigarettes, qu'après tout ce qu'ils avaient traversé, dans toutes les configurations, il eût fallu attendre la mort de Randall pour que le nom de Vincent se retrouve accolé à celui de Justine sur un document officiel, comme exécuteurs testamentaires, avec ses marchands de Londres et de New York. Ça lui ressemblait bien, se dit Vincent, de s'être lancé dans un jeu de ficelle d'obligations et de tensions si complexe, et de s'en extirper avec dextérité pour les abandonner sans crier gare, liés entre eux, maintenus en place autour du pivot de son étincelante absence.

L'art est la pratique occulte de l'omniprésence, la faculté de s'imposer aux regards sans être là. Un randallisme.

Elle avait quelque chose à lui montrer, avait dit Justine.

Mais lui aussi, lui apportait quelque chose.

1. En français dans le texte.

Elle n'avait pas dit ce que c'était, et il avait respecté cette réticence. C'était lié à Randall, de toute évidence, et c'était important, mais il ignorait de quoi il s'agissait, n'avait pas cherché à le savoir, ni insisté auprès d'elle au téléphone, de peur qu'elle cède et lâche le morceau, faisant d'un seul coup disparaître jusqu'au besoin de faire le voyage.

Mais pour l'heure, il était là, et armé. Il s'était tourmenté, hésitant à y aller, se demandant comment elle réagirait, ce que cela signifierait pour lui ; il avait plus ou moins tourné la page, après tout, largement oublié. Et puis ce coup de fil, et le désir de la voir ; à la seconde où il avait pris les feuilles de l'imprimante, il avait su que c'était la bonne décision, adaptée aux circonstances. Au passé historique, et aux objets qui en attestent. À la présence physique d'une œuvre d'art, catapultée dans le monde.

Devant l'immeuble, il paya le chauffeur et confia sa valise au portier. On l'attendait, inutile de prévenir par téléphone. Il le suivit jusqu'aux ascenseurs. Il prit le plus éloigné des quatre, qui montait directement jusqu'à l'appartement terrasse.

Vincent s'immobilisa au milieu du quadrilatère de miroirs, sac en bandoulière, valise à coque rigide à ses pieds, et fixa intensément son propre reflet quand la cabine entama sa montée.

Il sortit dans le vestibule, elle était là.

– Vincent, bonjour, dit-elle.

– Bonjour, Justine.

Il abandonna la valise qui tangua sur ses roulettes tandis qu'il lui tombait dans les bras. L'espace d'un instant – il le sentit, alors même que leurs corps entraient en contact – il crut que ce ne serait qu'une brève étreinte, pour la forme. Mais elle dura, s'éternisa, comme un mécanisme à l'arrêt, un

engrenage grippé, ou comme si la mémoire du muscle avait pris le relais, l'emportant sur les aménités convenues, les vidant de toute substance.

Il bougea imperceptiblement le menton sur l'épaule de Justine, s'y creusa une niche. C'est à peine s'il osa respirer. Le nez dans ses cheveux ; l'entourant de ses bras, posés l'un sur l'épaule, l'autre au-dessus de la taille. Les seins de Justine comprimés entre eux, une barrière, ou le contraire d'une barrière. C'était incroyable de la serrer de nouveau contre lui. Leurs corps si parfaitement emboîtés, même après tant d'années ; le creux de sa nuque inchangé ; le parfum électrique des cheveux qui lui tombaient sur l'oreille ; la façon qu'elle eut, au bout d'un long moment, qu'il aurait voulu plus long encore, de poser les mains sur ses bras, juste au-dessus du coude, et de les serrer deux fois brièvement, pour signaler la fin de l'étreinte : tout cela l'émut.

Il recula pour l'examiner à nouveau. Ils se considérèrent, se scrutant et se jugeant, notant l'œuvre insidieuse de l'âge. Il eut conscience d'être immensément affecté par l'atténuation de sa beauté. Elle avait moins disparu que décliné dans la lumière, s'était allongée comme une ombre au crépuscule. La lumière d'automne avait quelque chose de particulier, selon Randall – et depuis cette époque, pour Vincent aussi –, une façon de s'étirer lentement sur le paysage, de le cribler, donnant du relief à chaque brin d'herbe. Il en irait de même pour eux, désormais.

Il sourit, et elle sourit aussi, leur visage exprimant chacun sa version particulière du bonheur.

- Ça fait plaisir de te voir, dit-elle.
- Tu sais quoi, je me disais exactement la même chose. Ça fait vraiment plaisir de te voir. Tu es superbe, au fait.

Elle dit « Merci » de cet air étrange et entendu qu'elle prenait parfois, dont il n'avait jamais vraiment réussi à sonder la profondeur, comme si elle répondait à ce qu'il avait eu l'intention cachée de dire, et non aux mots effectivement prononcés.

- Entrons. Tu as fait bon voyage ?
- Oui, bon voyage.
- Merci d'être venu si vite.

Vincent esquissa un geste résigné, qui fit un peu plus que trahir l'évidente inutilité du remerciement : il aurait traversé l'Atlantique à la rame en kayak pour peu qu'elle le lui eût demandé, mais heureusement, elle s'était déjà retournée pour le mener dans l'entrée vers la grande boîte lumineuse qu'était l'appartement.

Appartement : le mot était trop exigü. Le loft de Justine et Randall était une cathédrale moderniste couronnant un immeuble de pierre brune, une galerie de réputation mondiale dans laquelle on aurait eu l'idée d'introduire quelques éléments de mobilier, comme pour une installation artistique. Il y était déjà venu, bien sûr, et il lui était arrivé plus d'une fois de le retrouver par hasard en photo dans les pages des revues et des livres d'art, mais même alors, sur reproduction, il n'avait jamais manqué d'être étonné, d'être enchanté. Il n'aurait jamais habité un lieu d'une perfection si spectaculaire et intimidante, mais il était content que ce soit le cas d'une de ses relations, et qu'on le persuade de s'y sentir chez lui.

Il s'avança vers la fenêtre la plus proche, un de ces grandioses panneaux de verre qui vont du sol au plafond et font de la ville même une œuvre d'art, un tableau parmi les autres de l'accrochage. Manhattan : surgissant du sol tel un grand orgue tonitruant, une harmonie infiniment complexe,

infiniment prolongée. La myriade de lumières. L'obscur abîme de l'Hudson. Le ciel, qui s'empourprait dans l'attente de la nuit.

Il se retourna vers la pièce. Oui, ça avait changé, un peu, d'après son souvenir. Mais oui, c'était bien le même endroit. C'était bien chez Randall, on y sentait partout sa présence. Là-bas, dominant tout un côté de l'espace, il y avait son *Mickey Mental*, la gigantesque souris de cartoon en colère qui surgissait du mur, tenant fermement un bébé emmailloté de la taille d'un sac de golf dans ses bras jaune vif.

Justine était devant le plan de travail de l'îlot de la cuisine et leur préparait un verre. Vincent la regarda, comme pour lui demander la permission – elle fit oui de la tête, comme s'il avait besoin d'une permission ! –, et il s'en approcha, posant au passage son sac à bandoulière sur le canapé.

Il se planta devant la souris et leva les yeux vers elle. Ce n'était qu'une maquette, qui faisait un tiers de la taille de l'œuvre achevée, mais elle était déjà immense, incroyable. La structure était aussi brillante que dans son souvenir, comme si on l'avait repeinte, ce qui était absurde. Dressé sur la pointe des pieds, il tendit le bras pour passer les doigts sur la jambe en fibre de verre que la créature levait, prête à bondir hors du mur.

Justine s'approcha les boissons à la main, et il prit la pose sous la sculpture, jouant au touriste.

- Tu es content de la revoir ?
- Très content.

Il saisit son verre, ils trinquèrent, un peu gauchement, et il but en observant Justine par-dessus le rebord. Elle était devenue, se dit-il, plus envoûtante que jamais. Il y avait des rides sous le fond de teint, mais elle prenait soin de chacune d'elles

avec bienveillance, comme le Bon Dieu prend soin de chaque moineau.

Le verre lui fit du bien, vodka-tonic et citron vert, d'autant meilleur qu'il lui rappelait des souvenirs. Il avait posé la main sur la jambe du Mickey, au-dessus de sa tête, et la tapota pour l'entendre sonner creux.

- Comme un vieil ami, dit-il.
- C'est bien d'avoir de vieux amis. Il y en a partout, ici.
- Splendide.
- Je peux te faire faire la visite, si tu veux.

Ainsi, quelles que fussent les raisons de sa convocation, nota-t-il avec plaisir, il n'y avait rien d'assez urgent pour déroger au respect d'une certaine patience de rigueur, qui menait à un soupçon de flirt.

Elle lui fit signe de la suivre, et ils avancèrent au rythme des visiteurs d'un musée, observant les œuvres accrochées aux murs, les sculptures, les vitrines d'exposition. C'était une collection impressionnante qui, sans faire partie des cinquante plus belles collections privées des États-Unis, était certainement la plus riche du pays en œuvres d'art contemporain britannique. Il y avait un Kevin, évidemment, un Craig-Martin, un Gary Hume. Il repéra une des œuvres de Tanya présentée à bord du bateau, à l'occasion de la Grande Journée de l'art, une colonne filetée d'étoffes multicolores qui se dressait jusqu'à deux mètres au-dessus du sol comme une corde hindoue et, détail crucial, qui n'aurait pas été complète sans les féroces éclaboussures de peinture.

- Ah oui, dit-il, affectant un air pénétré. Une œuvre historique.

- Elle me plaît bien, à vrai dire.

Il vit qu'elle était sérieuse.

– Bah, fit-elle, elle ne serait pas là si elle ne me plaisait pas, hein ? Malgré tout.

– Absolument.

Elle le prit par le bras, et ils continuèrent.

– Plus sérieusement, je m'inquiète parfois à l'idée d'effacer peu à peu sa présence de cet endroit. Je ne veux surtout pas finir par vivre dans un mausolée.

– Bien sûr.

Il hocha la tête en direction de la série de trois toiles accrochées au centre du mur le plus éloigné, vers lesquelles ils se dirigeaient depuis le début, et qui dominaient ce côté de la pièce comme la souris dominait l'autre. Un pape de Bacon, une chaise électrique de Warhol, un Koons.

– Ah, dit-il. La concurrence.

– En effet. Tu sais que ce sont les seuls à n'avoir pas bougé depuis le début. Pour tout le reste, c'était du genre : vlan, vlan, vlan. On commençait à peine à s'habituer à quelque chose et paf ! Il était là, avec ses Oompa-Loompas, et sortait dix monstres supplémentaires de leur papier bulle, au milieu de la pièce.

Ils s'attardèrent devant les trois tableaux. Justine rit, le doux souffle du souvenir.

– Les aligner pour faire les cent pas devant eux, comme je ne sais qui...

– Comme un adjudant-chef sur le terrain de manœuvres, à l'inspection des nouvelles recrues.

– Voilà, exactement. Ou un négociant sur un marché aux esclaves égyptien, qui choisit des filles pour son harem. Il leur soulève le menton, examine leur dentition. Matt, apporte-moi le Kippenberger. Va par là, à côté de Nuala. Et maintenant tous les deux, allez vous mettre à côté des Goldin.

Elle imitait sa voix, son miaulement rauque, avec une pointe d'accent de Birmingham dont il avait fini par se débarrasser complètement. Il parla à son tour, s'essayant à l'imitation.

- *La juxtaposition cataclysmique.*

- Oui.

- On avait l'impression qu'il voulait les faire descendre du mur pour une petite explication, au beau milieu de la pièce. Warhol contre Koons. Sargent contre, mettons, Hockney. Ding-dong, premier round.

- Ou comme dans un combat de catch, à la télé américaine, quand l'arbitre intervient et se met à cogner les catcheurs.

Il se pencha en avant pour observer les tableaux de plus près et elle le laissa faire, toujours bras dessus bras dessous. Cela lui plaisait de la tirer ainsi, de la sentir résister, assez pour ne pas se laisser entraîner derrière lui, pas assez pour dénouer l'étreinte.

- Et tu continues d'acheter de nouvelles pièces ?

- Presque plus. Carl me fait signe de temps en temps, un petit jeune génial qui serait juste parfait pour la collection, mais je n'ai plus le cœur à ça – elle haussa les épaules. Tout ce qui l'intéresse, c'est le nom sur la facture. Il fallait mettre un terme à tout ça. Je ne faisais qu'acheter des vieilleries. Comme un vieux croûton qui cherche à compléter sa collection de Hornby vintage.

Ils passèrent devant un torse en bronze qui ne lui disait rien, avec des plumes et des espèces de pailles en plastique qui lui sortaient des flancs ; une paire de socles en agglomérat supportant chacun un *Nud* de Sarah Lucas, à l'érotisme toujours aussi grotesque ; la photo d'un pied, punaisée à même une large colonne blanche – un Tillman ?

Ils étaient de retour vers l'entrée, au-delà de laquelle l'appartement s'étendait, en direction du sud. C'est seulement là que leur apparut, sur l'un des murs intérieurs, et accroché de façon à n'être vu que si l'on vous y conduisait, quelque chose qui cloua Vincent sur place.

C'était un des *Pleins Soleils*. Il avança sans réfléchir, alla droit dessus, laissant échapper un « Ça alors », au passage. C'était, il le sut instinctivement et immédiatement, d'après sa taille et sa palette, l'un des originaux, des originaux absolus : un auto-portrait de l'atelier de Gina, des tout débuts. Et pas n'importe lequel. L'original parmi les originaux. Celui de Randall.

– C'est incroyable, Justine. Où est-ce que tu l'as dégotté ?
– il se tourna vers elle. C'est ça que tu voulais me montrer ?

– Non. Non, c'est pas ça.

Il la dévisagea et elle haussa les épaules.

– À vrai dire, on l'avait depuis toujours, dit-elle. Il l'a retrouvé un an peut-être avant sa mort, encore emballé dans un des entrepôts, mais je ne l'ai accroché que récemment. Tu le reconnais ?

– Si je le reconnais ? Attends, Justine. Ça doit faire quoi, vingt-cinq ans que je l'ai pas vu.

Sa petitesse fut la première chose qui le frappa. 90 × 60, tout au plus. Sa délicatesse, aussi. Le *Mickey Mental* était toujours aussi clinquant, mais celui-là, malgré l'exubérant jeté de couleurs, paraissait modeste, presque terne. Convenablement éclairée, sa tache d'un vert citron criard, étalée sur le fond orange, pouvait être du tape-à-l'œil le plus parfaitement disgracieux. Mais cette présentation permettait à la couleur de se fondre dans l'arrière-plan.

De près, la patine de l'encre permettait de le distinguer d'un Warhol, et d'atténuer leur évidente similitude. Il y avait

quelque chose de presque visible, qui courait sous la surface. Cela lui rappela les ondulations et les stries du sable à marée basse, emporté grain après grain par le reflux selon un arrangement particulier.

Il secoua la tête, comme s'il n'y croyait pas.

– À quoi tu penses ?

Elle était juste à côté de lui, et il dut lutter contre le désir de poser les mains sur elle, de la prendre par le bras, ou de l'attirer à lui, ou contre lui ; de plonger la tête dans son corps, son épaule, ses seins : tout pour lui faire comprendre que ce à quoi il *pensait* était encore bien loin de ce qu'elle imaginait. Il se contenta de cligner des yeux et de tirer une drôle de tête, comme pour faire passer tout cela dans son expression – ou lui faire prendre la mesure de tout cela, de l'impossibilité de trouver les mots : être devant ce tableau, être avec elle, être là.

Elle resta muette, le laissa regarder. Puis, finit par dire :

– Et toi, tu t'es vu, récemment ?

– Comment ça ? Tu parles des portraits qu'il a faits de moi ?

– Oui.

– Ça commence à dater. Il y a celui de Jan à Amsterdam, bien sûr. Mais ça fait des années. Et l'autre de moi, qui a été acquis par le cheikh Hamad, est toujours au Qatar, j'imagine. J'aurais dû l'acheter quand je pouvais encore. Je n'en aurai plus jamais les moyens, désormais – la pensée lui sauta à l'esprit et il la regarda. Tu en as trouvé un autre, c'est ça ? De moi ? C'est de ça qu'il s'agit ?

Elle sourit, secoua la tête.

– Non, je regrette.

– Ah, bon – il se sentit rougir.

Ils mangèrent à la grande table en verre près de la cuisine, avec ses vases remplis de fleurs rouges et de lys asiatiques penchant délicatement la tête. La conversation resta en terrain connu, questions prudentes auxquelles ils répondaient en termes simples et réfléchis. Il demanda des nouvelles de Joshua, et elle lui répondit qu'il allait bien ; mieux que jamais, même, aussi bien sur le plan santé que sur le plan bonheur. Il habitait Brooklyn, était en première année à la New York Film Academy, même s'il avait encore sa chambre chez elle et restait dormir une ou deux fois par semaine. Il commençait à fréquenter assidûment le milieu artistique, ce qui était plutôt marrant. Tout Dumbo, Williamsburg et au-delà. Il passerait sans doute à un moment ou à un autre. Elle parla un peu du cabinet d'expertise, des séjours qu'elle faisait au Japon, chaque année plus courts, de son travail au Temple zen, à New York.

Quand il parla de lui, il ne mentionna pas le manuscrit, choisissant plutôt d'évoquer sa petite vie tranquille, la gym, le golf, la villa à l'extérieur de Montalcino, le travail peu contraignant auquel son poste d'universitaire l'astreignait environ un jour par semaine, une liste anodine d'engagements qui n'engageaient à rien.

Un peu plus tard, elle prépara du café qu'elle posa près des canapés, devant les fenêtres orientées au nord. Il s'assit, son sac contre lui, d'où il sortit la chemise de cuir. Il attendit qu'elle lève les yeux après avoir versé le café, puis il dit :

- Je t'ai apporté quelque chose. Quelque chose que je veux que tu voies.
- Qu'est-ce que c'est ? fit-elle en lui donnant son café.

Il le prit et se demanda, en lui donnant à son tour la chemise, s'il ne venait pas de discerner dans la voix de Justine un premier accent de fausseté.

Elle prit la chemise et la retourna entre ses mains, jetant à Vincent un regard interrogateur. Il pensa tout à coup : elle sait déjà ce que c'est.

– C'est un truc auquel je travaille, dit-il, quand j'ai le temps – il s'aperçut soudain de la rapidité de son débit. C'est un grand luxe d'avoir le temps, de nos jours. J'aurais dû te faire un paquet cadeau, le mettre dans une boîte ou, je ne sais pas, du papier de soie.

Elle sourit, ouvrit le rabat et sortit la liasse de feuilles.

Cette fois, elle ne le regarda pas lui, mais parcourut la première page. Il tendit le cou pour suivre le mouvement de ses yeux. Le texte en page de titre lui sembla affreusement gros : « Où que mon regard se pose : Un souvenir de Randall » y était écrit, et en dessous, « de Vincent Cartwright ». À vrai dire, il était partagé sur la nécessité d'inclure un titre, comme ça, mais il s'était dit que ce ne serait pas bien de ne rien mettre, de jeter ses mots sans ambages à la figure du lecteur.

– C'est pas très... Je veux dire, c'est pas fini, quoi. C'est un peu étrange, je suppose.

– Ouah. Y a longtemps que tu t'y es mis ? Tu as un éditeur, un agent, quelque chose ?

– Oh, non. Je n'en suis pas là, j'en suis même loin. Je ne sais même pas pourquoi je le fais, sincèrement. Mais bon, je voulais te le montrer.

Elle le regarda, puis regarda la page suivante. Il arrivait à lire, du moins à reconnaître les mots, à l'envers. « La première fois que je posai les yeux sur Ian Randall Timkins, plus connu

du public sous le simple nom de Randall, artiste le plus célèbre et honni des années 1990 et 2000... »

Il sentit sa confiance se volatiliser. Chaque fois qu'il avait pensé à ce moment, même quelques heures auparavant, pendant le vol, c'était le geste qu'il avait imaginé. Le cadeau que cela représentait, la révélation. Comme s'il était possible d'embrasser deux cents pages de prose d'un seul coup d'œil, comme on s'imprègne d'une œuvre d'art dans un musée. L'idée qu'elle le lise était, il s'en aperçut, insoutenable. Elle allait peut-être même avoir envie d'en lire une partie tout de suite. Ou, pire encore, se sentir obligée de le faire.

Elle le survola un moment, tourna une page, puis dix, puis alla à la moitié – le doux bruissement des feuilles qui retombent les unes sur les autres – et parcourut le passage sur lequel elle venait de tomber. Puis elle replaça la première moitié du tas de feuilles.

– Vincent, merci. Je vais le lire attentivement.

Elle posa la paume de sa main sur la page du dessus, un geste de bénédiction, ou de sang-froid, puis se redressa, étirant son dos, et le regarda droit dans les yeux.

– Mais peut-être vaut-il mieux que je te montre ce que je voulais que toi, tu voies.

– Très bien.

Il le dit lentement, d'une voix de gorge. Il ne voulait pas avoir l'air trop décontracté, ni se mettre en position de vulnérabilité. Ce n'était peut-être pas si important que ça. Mais peut-être que si.

– Bon.

Elle posa le manuscrit sur la table, et se leva. Il la suivit dans le grand salon de l'appartement, jusqu'à un couloir situé à l'opposé de l'entrée, au bout duquel se trouvait un

grand bureau. Il y avait des ordinateurs et de hautes étagères pleines de livres, de fichiers et d'objets en tous genres. Au milieu de la pièce, un grand meuble à plans à six tiroirs et, posée dessus, une boîte lumineuse carrée, sa surface laiteuse et opaque.

Elle ouvrit le meuble avec une clé, puis sortit du tiroir d'en haut un étui à dessin qui devait faire un mètre de long qu'elle posa sur le meuble.

Elle ouvrit la fermeture Éclair qui courait sur trois de ses côtés, puis s'arrêta et regarda Vincent. Surpris, il lui lança un regard d'encouragement, et chaussa ses lunettes pour montrer qu'il était prêt. Le sourire qu'elle lui rendit fut bref et retenu, comme le sourire de qui se débat avec une clé coincée dans la serrure. Cela signifiait que ce qui s'annonçait était important, malgré tout, et qu'il n'y avait sans doute pas de quoi sourire. Il continua pourtant à sourire, afin de montrer qu'il avait compris, que ce n'était pas grave.

N'empêche, se dit-il, il voulait en finir avec ça, quoi que ce fût. Il voulait revenir en arrière et retrouver l'ambiguïté et le trouble appréciables de l'ambiance qui avait prévalu jusque-là, et qui semblait s'être envolée, subitement. Voilà ce qu'il voulait lui dire, quoi que ce fût, ça n'avait aucune importance – c'était elle qu'il venait voir, pas ce machin concernant Randall. Il avait beau aimer son ami, honorer sa mémoire, rien de ce qui le concernait n'avait plus d'importance à ses yeux qu'elle, à cet instant précis, ou qu'elle peut-être à nouveau, plus tard.

Elle ouvrit l'étui. Il contenait du papier – des œuvres sur papier, de grande taille, en grand nombre, couvertes d'une feuille de protection transparente. Elle tourna le tout sur la

boîte lumineuse pour le lui montrer dans le bon sens, et prit la feuille du dessus.

C'était une aquarelle, à peine plus petite que l'étui, aux bords irréguliers, et légèrement incurvée autour d'un axe. C'était un portrait, un nu : une femme assise sur un lit, les mains entre les jambes, écartant les lèvres de sa chatte.

Vincent leva les yeux sur Justine, pour voir si elle le regardait. C'était le cas. Il baissa de nouveau les yeux, et eut l'impression familière et effrayante d'avoir le vertige, d'être plongé dans l'embarras. Il se força à regarder plus attentivement, à vraiment voir la peinture. Cela aurait pu être un Schiele, ou un Freud, mais un Freud plus tordu et morbide. Le style agressif, anguleux, rognait la chair. Les traits sombres et accentués, de ce qui était sans doute de l'encre, soulignaient le contour des membres, et avaient légèrement bavé sur le lavis pâle.

Il tendit un doigt fébrile qui effleura la surface de la peinture.

– C'est quoi ? demanda-t-il, au bord de la colère. Tu ne vas quand même pas me dire que c'est de lui ?

Justine ne répondit pas à la question, mais posa l'aquarelle sur le rabat de l'étui ouvert, puis tourna une nouvelle feuille de protection, pour découvrir l'œuvre suivante. C'était elle – Justine – à quatre pattes sur un lit, le même lit anonyme et défait que sur la première aquarelle ; il remarqua les draps, le gris eau-de-vaisselle du tissu, et les sillons à l'encre noire des plis. Randall aurait été incapable de faire une chose pareille, c'était trop bon. Incapable, vraiment ?

Elle était appuyée sur les coudes, la tête posée sur ses poings, les yeux écarquillés et la langue pendante comme celle d'un chien. L'artiste s'était attardé sur le visage, travaillant la peinture pour mélanger le rouge des joues au reste des traits.

C'était grotesque. Une Justine potelée et béate, aussi ronde et primitive que la première femme était malaxée et triturée. Derrière elle, à peine fini, par comparaison – une simple esquisse –, il y avait Randall, un pied sur le lit, qui lui empoignait le cul, tendons du cou saillants et tête levée dans l'extase de l'orgasme. Une troisième silhouette assistait à la scène, simple ébauche au crayon.

– Justine, il faut que tu m'éclaires, là.

Elle soutint son regard et fit glisser la deuxième aquarelle pour lui montrer la troisième.

– Merde, alors, dit-il, en laissant échapper un petit rire.

Il se vit sur un dessin au crayon et à l'encre. En train de baiser Randall. Randall debout, un pied posé sur un fauteuil, pendant que lui – Vincent – le travaillait par-derrière, l'empoignant par la taille, l'obligeant à se tenir sur la pointe des pieds. Arc-bouté, Randall creusait les reins pour s'écarter de lui, ses doigts crispés comme de petits ponts osseux contre un mur qu'on ne voyait pas, comme s'ils étaient conducteurs à la manière d'un courant électrique, et le déchargeaient de la douleur manifeste sur son visage et dans sa posture. L'expression sur son visage à lui, Vincent, exprimait une intense surprise qui lui fit horreur. Il se tordait pour essayer de voir ce qu'il y avait devant lui, le visage radieux comme celui d'un enfant le jour de Noël, à la vue des cadeaux entassés au pied du sapin.

Vincent posa la main sur la feuille, la fit glisser, et entendit le bruissement du papier au contact de la feuille de dessous.

– Y en a combien ? demanda-t-il.

– Ici ? Je dois en avoir une dizaine.

– Comment ça, ici ! Parce qu'y en a d'autres ?

– Oh, oui, Vincent. Beaucoup d'autres.

Il ferma les yeux, et parla, d'une voix claire et décidée.

– Bon, au risque de passer pour un crétin absolu, tu m'affirmes avec certitude que c'est de lui ?

Et il rouvrit les yeux.

– Autant que je sache, oui, c'est de lui. Voilà pourquoi je voulais que tu les voies. Je n'allais quand même pas les apporter gentiment chez Christie's, non ?

– Évidemment. Mais tu savais qu'il les avait faites ?

– Bien sûr que non, je n'en savais rien, dit-elle calmement. Je n'ai découvert leur existence qu'il y a quatre jours. Tiens, regarde, tu sais qui c'est, là ? – elle tourna les pages pour montrer la première aquarelle, la femme sur le lit.

– Non. Je devrais ?

– C'est Con Eckhart.

– Con Eckhart de chez Sotheby's ?

– Oui.

– Merde.

– Comme tu dis. Voyons un peu qui d'autre nous avons.

Justine couvrit le dessin de Con Eckhart sous celui de Randall et elle, puis ce dernier sous celui de Randall et Vincent. Le suivant était celui d'un homme nu qui se tenait debout, main appuyée sur la garde d'une immense épée médiévale dont la pointe était tournée vers le sol, deux femmes à genoux devant lui, prêtes à recevoir sa bite dans leur bouche grande ouverte. L'homme en question était Albi Reinger, l'un des collectionneurs européens les plus fidèles à Randall. L'une des femmes était Raïssa Hansel. L'autre était Maria Bergqvist de la Serpentine Gallery. L'œuvre suivante montrait un arrangement à trois entre Robert Rauschenberg, Fi McKenna et Carl, le marchand américain de Randall, chacun la main enfoncée jusqu'au poignet dans la bouche, l'anus ou le vagin de l'autre.

Ce qu'il était en train de regarder, si c'était bien de Randall, était incroyable. Il y avait un million de façons de décrire ça, mais le mot qui venait avant tous les autres, c'était « incroyable ». Cela ne ressemblait pas à ce qu'il faisait. Ou plutôt, cela y ressemblait exactement, mais pas sous cette forme.

Le papier glissa, et il eut sous les yeux une composition des plus étranges, avec Loretta Reis, qui avait consacré tant de ses articles du *New York Times* à le clouer au pilori – accroupie sur un Randall allongé comme un lutin de Goya, tenant d'une main son pénis en érection, et tirant de l'autre sur les cheveux de Reis pour qu'elle regarde le spectateur, tout en crachotant un petit jet de pisse dans la bouche ouverte de Randall. Jan de Vries les observait en se masturbant avec l'air pincé qui le caractérise, vêtu d'une chemise et d'une cravate mais nu sous la taille.

Personne n'arriverait à y croire. Sauf que la croyance n'avait rien à voir là-dedans. C'était bien lui, de bout en bout.

Il leva les yeux vers elle.

– Est-ce que Carl les a vus ?

– Vincent, enfin. C'est la dernière personne à qui il faut les montrer – elle se pencha vers lui, au-dessus de l'étui et, détachant ses mots : Il n'y a que toi et moi qui ayons vu ces peintures.

Il revint au reste des aquarelles. Elles montraient des accouplements et des combinaisons similaires, et même s'il choisit de ne pas s'attarder, il se rendit progressivement à l'évidence : la couleur, et le trait – c'étaient des œuvres d'une grande qualité. Étaient-elles vraiment de Randall ? Ou avait-il demandé à quelqu'un de les faire à sa place, en donnant des instructions ? Il posa la main sur la figure de Florian Duerr – de la foire Art Basel – qui se balançait d'extase, renversé en arrière, pendant

que Randall et Tom Nasmith lui mordillaient le mamelon. Ce n'était pas seulement d'une agressivité grossière et fielleuse, on était aussi gêné par ce tranquille déballage de vie privée. Il n'y avait pas le côté vraisemblable et trop beau pour être vrai du photoréalisme, qui sème le doute tant il prend l'apparence du réel. C'était brut, et immédiat, et il était impossible d'imaginer qu'ils ne fussent pas tirés de la vraie vie.

Il tourna le dessin de Duerr, et là, sur le dernier de la pile, ou l'avant-dernier, il vit Randall, seul, qui se masturbait, jambe droite levée et bras gauche en arc au-dessus de la tête, comme s'il se livrait à quelque démoniaque danse simiesque. Cela lui rappela les divinités hindoues, Shiva ou Kali. Kali pour la face de gargouille, semblable à celle dont Randall avait affublé Justine dans l'autre aquarelle, se donnant volontairement une apparence ignoble ou ridicule.

Il rit, et fit glisser la feuille.

Dessous, il y avait une aquarelle de Vincent et Justine.

Il sentit la peau de ses tempes se tendre, l'afflux de quelque chose qui lui sortait de la tête ou la traversait.

Ils baisaient contre un mur, elle, torse et ventre plaqués, bras tendus au-dessus de la tête. Elle paraissait grosse, les pesantes rondeurs de son bras à l'avant-plan lui cachaient à moitié le visage. Il était derrière elle, lui entourait le corps de ses bras, tenait ses seins dans le creux de ses mains, bien qu'elle s'en servît pour lui écraser les mains contre le mur. Ses genoux fléchis poussaient contre les mollets de Justine, la contraignant à cambrer les fesses vers lui. Il avait la tête posée sur son dos, peau contre peau, était tourné de trois quarts vers le spectateur, le peintre. Tous deux avaient les yeux fermés et la bouche ouverte, aspirant, à tout le moins, au bonheur.

Elle fit le tour de la table pour se mettre à côté de lui.

– C'est beau, n'est-ce pas ? dit-elle.

Il rit de nouveau, soulagé.

– Oui, j'imagine.

Il toucha l'aquarelle, puis y accola la précédente, celle de Randall, pour regarder les deux ensemble. Le bruissement du grain du papier qui glisse, frôle la feuille du dessous.

– Bah, Justine. Je sais pas quoi dire. Elles sont extraordinaires.

– Vincent.

– Oui.

– Ce sont des esquisses.

– Des esquisses ? Comment ça ?

– Les vraies sont des huiles.

– Les vraies ?

– Des huiles et des acryliques. Il y en a une quarantaine.

– Putain. Où ça ?

Il surprit le sourire qu'elle esquissa au coin de la bouche. Elle baissa les yeux et replaça les aquarelles dans la pile.

– Bon, oui. Pas ici. Je te les montrerai demain. Soixante aquarelles, des centaines de dessins, trente ou quarante œuvres majeures, dont certaines font deux mètres sur trois.

– Incroyable. Je sais pas quoi dire. Et elles sont toutes...

– Oui. Elles sont toutes comme ça.

– Putain, et il n'a oublié personne ?

– Non, je crois qu'on peut dire que tous ceux qu'elles sont susceptibles d'offenser, par ce qu'elles montrent, et par ce qu'elles semblent dire, sont dans le lot. Allez.

Elle referma le dossier et le remit dans son tiroir, puis ferma le meuble à clé et mit la clé dans sa poche.

– Tu veux un autre verre ? Moi j'en ai besoin.

À mi-chemin de la porte, il s'arrêta.

RANDALL

– Et d’après toi, elles sont bonnes ? demanda-t-il – et il entendit le son étouffé de sa voix, qui manqua s’effacer derrière autre chose. Je veux dire, ça c’est bon, manifestement, mais comme peintre ? Il était vraiment bon ?

– Oh, comme peintre, il s’en sort très bien – puis, à voix basse : Certains tableaux sont vraiment magnifiques.

Elle éteignit la lumière et attendit, lui tenant la porte.

– Justine, dit-il – et elle pencha la tête, pour lui montrer qu’elle écoutait attentivement. Tu sais, ce que je t’ai donné à lire ? – elle hocha la tête. Tu ne vas pas le lire, hein ?

– Si tu ne veux pas, non.

– Non. Je ne veux pas. Ne le lis pas.

– Très bien, je ne le lirai pas.

– Merci.

CERCLE PARFAIT

La première fois que je posai les yeux sur Ian Randall Timkins, plus connu du public sous le simple nom de Randall, artiste le plus célèbre et honni des années 1990 et 2000, ce fut à la présentation de son travail de fin d'études à Goldsmiths, l'été 1989. Je n'étais pas allé à l'expo par intérêt pour les artistes en herbe – j'étais courtier pour le LIFFE à la City et la seule œuvre d'art accrochée au mur de ma chambre était un poster encadré et signé du top model Cindy Crawford – mais à cause d'une fille que je connaissais. Elle s'appelait Emily et travaillait dans le marketing, plus précisément le « marketing de guérilla », qui consistait à lancer des produits auprès des défricheurs de tendances et de leurs premiers adeptes. L'un de ses clients était un brasseur qui voulait faire le buzz autour d'une nouvelle marque de bière étrangère, et l'une de ses méthodes consistait à identifier des groupes de jeunes créatures branchées, du monde de la musique, de l'art et de la mode, pour leur proposer d'approvisionner leurs événements et leurs fêtes avec des caisses du produit, parfois des bouteilles par centaines. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, c'était une tâche souvent ingrate – ces jeunes créatures branchées ayant tendance à montrer leur reconnaissance pour tout cet alcool gratuit en lui témoignant

au mieux de la condescendance, au pire du mépris, voire une méchanceté ouvertement détestable –, aussi je l’accompagnais parfois pour lui apporter mon soutien moral.

L’exposition du travail de fin d’études de Randall eut lieu un an après « Freeze », l’expo organisée dans un entrepôt par un jeune artiste de Goldsmiths nommé Damien Hirst, qui révéla une ribambelle de ses camarades d’école, dont certains (Mat Collishaw, Sarah Lucas) connurent un immense succès. Quant à Hirst, il mourut renversé par un train alors qu’il était apparemment en état d’ébriété, non loin de sa maison d’enfance à Leeds, en février 1989. Il demeure une figure ambiguë du mythe et de l’histoire de l’art britannique récent, en qui certains voient une figure de proue disparue tragiquement. Il en est même pour affirmer que Randall se contenta de finir ce que Hirst avait commencé, prenant sa place pour s’autoproclamer chef de file de ceux que l’on appellerait bientôt les Young British Artists. Même s’il y a peut-être un fond de vérité là-dedans – Randall n’a jamais côtoyé ni admiré Hirst, qui était entré deux ans avant lui à Goldsmiths –, la vérité est que Hirst ne fit jamais ses preuves en tant qu’artiste. Sa contribution à « Freeze » fut de l’avis général insipide, et consista en une pile de cartons peints, et en un motif de points de couleur peints à même le mur. Aucune de ces deux œuvres n’a survécu. L’expo, en revanche, reste un événement fondateur qui fit pressentir, malgré la récession, que Londres s’apprêtait à concurrencer New York et Cologne en tant que centre artistique mondial. Emily voulait mettre à profit ce sentiment d’effervescence, c’est pourquoi nous nous retrouvâmes par une chaude soirée de juillet dans ce coin particulièrement minable du sud-est de Londres, si loin de notre périmètre habituel.

Nous arrivâmes en retard et tombâmes, à la descente du taxi, sur un groupe qui sortait du bâtiment principal de l'école. Quand je leur demandai où avait lieu l'exposition privée, ils pouffèrent en disant que ce n'était pas la peine de se déranger. Il n'y avait plus rien à boire et tout le monde était parti au pub. Pas de problème, nous répondîmes, en suivant le mouvement.

Le Duc du Devonshire était le pub de prédilection des étudiants en arts plastiques de Goldsmiths, à l'époque. C'était un zinc traditionnel, comme il n'en existe plus aujourd'hui, où l'on servait de la mauvaise bière bon marché et du vin pire encore, son mobilier complètement décati baignant dans une odeur de tabac froid. Je me souviens l'avoir détesté tout de suite, même si aujourd'hui j'y pense avec une profonde nostalgie.

La clientèle du *Devonshire* était un mélange explosif d'étudiants en arts plastiques et d'habitants du quartier – de vrais buveurs, aussi indéboullonnables et défraîchis que le mobilier. Ils considéraient les étudiants avec un absolu dédain, tout en tolérant leur présence qui était pour eux une source incessante de lamentations, de médisance et de convoitise. Randall, évidemment, ils l'adoraient. C'était toujours drôle de le voir se frayer un chemin au milieu de leurs tables, une pinte à la main et la clope au bec, pour serrer des paluches et saluer à tout va. Les vieux croûtons l'accueillaient parmi eux comme un des leurs, tirant une chaise dont ils tapotaient l'assise pour l'inviter à s'y poser, lui demandant *comment qu'ça allait*. Nous observions à distance. À l'occasion, l'un d'entre nous le suivait en territoire hostile, le plus souvent une fille qui affichait ses prétentions sur lui, et nous restions joyeusement à l'écart pour profiter des regards noirs qu'elle s'attirait, ou de leurs rebuffades sans appel : « Salut ma mignonne. T'as besoin d'un renseignement ? » Randall nous disait de monter, qu'il nous

rejoignait tout de suite, et nous allions nous asseoir à l'étage, attendant qu'il arrive – nous payant la tête de ce vrai héros de la classe ouvrière.

« Alors, comment vont les vieux copains ? » lui demandait-on, quand il nous rejoignait, en prenant l'accent cockney. « Comme va ce vieux Bert ? Et cette vieille Martha ? » Et il répondait : « Au poil, les gars, au poil. » Puis il se tapotait l'arête du nez et disait : « J'ai un tuyau sûr d'Eric. Demain à Aintree. Victoire assurée. » Nous éclatons de rire et revenions à nos verres, mais je ne crois pas que nous aurions pu dire avec certitude de qui nous nous moquions : d'eux, de Randall, ou de nous-mêmes.

C'est à l'étage que nous allâmes ce soir-là. Je me souviens m'être retrouvé pris dans la mêlée au bar du rez-de-chaussée, vêtu de ce qui était probablement un costume Armani, et avoir regardé l'escalier, pratiquement infranchissable à cause des corps agglutinés, assis, debout, appuyés, qui tchatchaient abondamment dans un bruit assourdissant. Mon cœur se serra. Il eût mieux valu aller au *Harry's Bar* avec tous les autres, ou manger un morceau quelque part. Je me demandai s'il serait facile de trouver un autre taxi.

– Tu es sûre que c'est ce que tu veux ? dis-je à Emily.

Elle l'était, j'allai donc nous prendre un verre et nous nous frayâmes un chemin à l'étage, enjambant et contournant les jambes et les coudes. La salle était bondée. Tout le monde se bousculait dans cet épais borbier, verre contre poitrine. Il régnait un bruit incessant, une bataille entre la musique, qui venait du set d'un DJ à l'autre bout de la salle, et du barrage de voix humaines, toutes portées à un niveau d'excitation hystérique et alcoolisée. J'observai avec consternation les coiffures moches et les vêtements grotesques – comme si les années 1980

n'avaient jamais existé. Nous avançâmes à petits pas dans la masse des corps vers le DJ, demandant au passage si quelqu'un avait vu Randall. Nous répétâmes notre question à la silhouette qui hochait la tête et se déhanchait aux platines, casque sur une oreille, dans cette pose pénétrée, plus cool que moi tu meurs, que ces types-là prennent toujours. Il se pencha pour parler à quelqu'un derrière sa table de mixage et le quelqu'un se leva pour voir qui était là.

Le quelqu'un en question était Randall, tournevis et câble d'enceinte à la main, au bout duquel une fiche jack pendouillait comiquement.

– Salut... Randall, c'est ça ? criai-je en me penchant vers lui par-dessus la table.

– Oui, cria-t-il dans un grand sourire, son regard allant de moi à Emily et retour.

– Je m'appelle Vincent. Et je te présente Emily. Elle bosse pour Second Sight PR.

– Attends, dit-il, je fais le tour.

Il fit le tour de la table et nous serra la main. Il était plus grand que moi, et plus costaud, et il me secoua la main avec une vigueur gênante, comme si nous étions ses plus vieux amis et qu'il était ravi que nous soyons venus. Je sentis mon cœur défaillir comme chaque fois qu'on se retrouve coincé dans une soirée avec le roi des ringards.

– Alors, vous avez vu l'expo ? demanda-t-il.

Emily secoua la tête.

– Non, malheureusement, on est venus ici directement. Il faut vraiment qu'on y fasse un saut, hein ?

Elle dit cela en me regardant. J'acquiesçai pensivement, comme si je considérais activement la chose.

Mais Randall éclata de rire.

– On s’en fout. Si vous y tenez tant que ça, repassez un autre jour. On est là toute la semaine – il écarta légèrement les bras, comme un mauvais comique. Sans blague, dit-il, ça m’étonnerait pas qu’on soit vraiment là toute la semaine. Venez, y a des gens à qui je veux vous présenter.

J’en conclus qu’il s’agissait d’une vile manœuvre, et qu’il s’apprêtait à nous refourguer à quelque sous-groupe de tocards et de geeks au sein de cette foule majoritairement constituée, à ce qu’il semblait, de tocards et de geeks de première. Mais non, finalement, c’étaient ses amis, ses amis dans une foule d’amis : la garde rapprochée. Étaient présents à cette première Kevin Nicholson-Banks, Tanya Spence, Frank Greene, Gina Holland. Il devait y avoir une dizaine d’autres noms de cette stature dans la salle (Matthew Collings dit dans ses mémoires qu’il était là), mais je ne me souviens que de ceux-là. C’est avec eux que nous entrâmes dans l’école par effraction cette nuit-là.

Randall nous conduisit auprès d’un petit groupe entassé à côté de la table du DJ et cria des présentations que personne n’entendit. Ils semblèrent se réjouir qu’on se joigne à eux. Nous feignîmes l’intérêt en posant des questions sur l’expo, mais ils balayèrent nos demandes d’un revers de main. Apparemment, ils préféraient crier, blaguer et danser, ou imiter ce qui s’en approchait le plus. Toutes mains levées, les yeux fermés, les dents qui mordillent la lèvre. J’en conclus qu’ils étaient tous sous ecstasy. Il fallait vraiment l’être, si vous voulez mon avis, pour s’éclater dans un trou pareil. (Même si la dernière fois que je mis les pieds au *Duc du Devonshire*, ce qui doit remonter à une dizaine d’années, on m’y servit un café macchiato meilleur que tous ceux qu’on pouvait boire à Londres en 1989, en dehors de Soho.)